Comment “y mettre les mains” ?

Les travailleurs du funéraire face à la manipulation des corps morts

How to « put it hands »? Funeral workers in front of the manipulation of dead bodies

Agnès Jeanjean et Cyrile Laudanski

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/6936>

DOI : 10.4000/tc.6936

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2013

Pagination : 144-159

ISBN : 978-2-7351-1637-9

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Agnès Jeanjean et Cyrile Laudanski, « Comment “y mettre les mains” ? », *Techniques & Culture* [En ligne], 60 | 2013, mis en ligne le 19 juin 2016, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6936> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.6936>

COMMENT « Y METTRE LES MAINS » ?

Les travailleurs du funéraire face à la manipulation des corps morts

Les actes qui environnent les cadavres ont des incidences directes sur les idées que les sociétés, les groupes, les individus se font de leur propre humanité. Nous nous intéressons ici aux gestes de travailleurs du funéraire, agents de la fonction publique, qui côtoient physiquement les cadavres sans s'inscrire pour autant dans des rituels religieux. C'est le cas des agents d'amphithéâtres qui œuvrent au sein des morgues hospitalières, des employés des services de réquisition, chargés de ramasser, transporter et acheminer les corps de leur lieu de décès jusqu'aux espaces dédiés (funérarium, chambre mortuaire hospitalière, domicile), mais aussi des fossoyeurs qui creusent, rebouchent les tombes, enfouissent les cercueils et interviennent lors des exhumations, des réductions ou des transferts d'ossements. Nous nous appuyons sur deux enquêtes ethnologiques au cours desquelles nous avons accompagné, quotidiennement et durant plusieurs mois, des agents dans leur travail¹. Nous prêtons plus particulièrement attention aux postures de défense que ces travailleurs développent face à la manipulation de corps morts.

Fossoyeurs, agents d'amphithéâtre, agents de la réquisition : des manipulations sous tension

Contrairement aux médecins légistes ou aux étudiants en médecine qui apprennent à entrevoir les cadavres comme autant d'« outils de travail » afin « d'acquérir un savoir

« Voici encore un instant on était un être humain protégé par la pudeur, par le sacré de la nudité et de l'intimité, et il suffit que vienne la seconde de la mort pour que notre corps soit soudain à la disposition de n'importe qui, pour qu'on puisse le dénuder, l'éventrer, scruter ses entrailles, se boucher le nez devant sa puanteur, le foutre à la glacière ou dans le feu (...) Et quelques mois plus tard, quand elle avait pensé au suicide, elle avait décidé de se noyer loin en pleine mer pour que l'infamie de son corps défunt ne fût connue que des poissons, qui sont muets. »

Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli* : 278.

© A. Gomez, 2013

Creusement de fosse

La veille des cérémonies funéraires, les équipes de fossoyeurs sont chargées de préparer les fosses pour le futur enterrement.

positif sur tel ou tel organe » (Godeau 1993 : 87), ou aux thanatopracteurs qui s'affairent, par l'entremise de *soins* précis, à conserver, restaurer et rendre présentables les corps (Lemonnier 2006), ou encore aux archéologues évoqués dans ce Théma par Lola Bonnabel et Anne Richier, l'expérience de ces professionnels ne se fonde pas sur des connaissances stabilisées et reconnues. Les gestes et les savoirs que nous examinons ici ne sont pas ordonnancés selon des techniques standardisées, sanctionnées par un diplôme d'État. Les outils sont le plus souvent des pelles, des crochets, des brancards, des housses mais ne s'interposent pas obligatoirement entre les hommes et les cadavres. Le travail impose des contacts charnels avec les corps morts ; « on doit y mettre les mains » répètent souvent ces agents qui, par ailleurs, ne jouissent pas de positions sociales privilégiées et doivent faire face à la dévalorisation, au rejet, au dégoût, à la méfiance et parfois à la fascination dont leurs activités font régulièrement l'objet. Dans ce contexte de transgression, et face aux cadavres qui ne jouissent plus (Olla La Selve 2012), le désir et la jouissance des travailleurs sont problématiques. Le plaisir et les émotions esthétiques qu'ils éprouvent dans leur travail et retirent de certains de leurs gestes, soulèvent parmi eux des interrogations complexes et douloureuses. Ils redoutent quelquefois de n'être pas « normaux » et évoquent les efforts à réitérer perpétuellement pour faire face au réel de leur activité (Jeanjean 2011a). Pascale Trompette et Sandrine Caroly écrivent si justement à ce propos « la banalisation de la mort n'est pas une « défense naturelle », « elle est une conquête quotidienne » (Trompette & Caroly 2004 : 74).

Les routines qui ailleurs soutiennent l'activité sont ici suspectes, ces travailleurs redoutent de s'habituer. Il en va de même de la vocation.

« Ici il ne faut pas embaucher les gars qui ont trop la vocation ce sont des fous, des pervers. Il y en avait un qui prenait en photo, avec son téléphone portable, les cadavres les plus esquinés. C'était son truc il aimait bien regarder ça. Certains aiment bien ça, c'est pas net dans leur tête. Mais des fois c'est vrai je me fais un peu peur, j'ai peur d'être attiré » (agent de la chambre mortuaire).

« Des fois j'ai peur de m'habituer, j'ai peur de trouver ça banal tous ces morts, ces corps. Le jour où ça ne me fera plus rien, il faudra que j'arrête, je ne serai plus humain » (agent de la chambre mortuaire).

Les agents se questionnent régulièrement quant au sens de leur activité et aux limites à ne pas franchir. C'est à partir de ces considérations que nous prêtons attention aux significations qu'ils donnent à leurs gestes et aux corps dont ils s'occupent. Dominique Memmi et Emanuel Taieb dans un article consacré au traitement du cadavre et à son caractère politique mettent en exergue les « bricolages » que les professionnels en contact avec les corps morts et confrontés à des questions cruciales, mettent en œuvre au cœur des institutions. Ces auteurs montrent combien ces bricolages constituent un rouage important du pouvoir contemporain sur la vie et la mort :

« Ce pouvoir (...) a donc enfin la particularité de ne pas être exclusivement un pouvoir d'État, rationalisateur et venant d'en haut. Il repose, par capillarité, sur une myriade d'agents sociaux qui, en vertu de la « biopolitique déléguée » contemporaine doivent en permanence inventer des relations avec le fœtus ou l'individu mort/à mourir/menacé de mort, prendre des décisions vitales le concernant, improviser avec son entourage, et construire progressivement et empiriquement un système de normes, de discours et de gestes utilisables dans ces situations particulières ».

Ces observations les conduisent à proposer une analyse du biopouvoir en tant qu'« adaptations empiriques », « série d'inventions localisées », ou encore comme « politique d'État mais qui n'exclut pas une délégation faite à l'individu » (Memmi et Taieb 2009 : 13). Attentifs aux « bricolages », aux gestes et à leurs dimensions signifiantes, nous postulons qu'ils sont grandement orientés par la lutte que mènent les agents contre les stigmates qui frappent leurs activités et par les mécanismes de défense qu'ils développent face aux cadavres et à leur manipulation. Nous choisissons ici de focaliser l'attention sur deux aspects. Le premier concerne les articulations et les disjonctions que les travailleurs établissent entre les cadavres et les déchets. Ce premier point nous conduit à proposer des hypothèses concernant les façons dont la notion de déchet peut nous aider à penser le cadavre et les techniques mises en œuvre dans le cadre de son traitement social. La deuxième piste que nous poursuivons porte sur ce que Florence Weber a qualifié de « travail à-côté » (Weber 1989). Les agents sont nombreux à développer, parallèlement à leur activité professionnelle, d'autres activités rémunérées. En travaillant « à-côté » ou bien en évoquant différentes activités, ils mettent en œuvre d'autres façons de se penser et d'agir sur soi qui fonctionnent un peu comme des antidotes mais contribuent aussi à orienter les significations accordées aux gestes du travail. Chacune de ces réflexions nous donne à voir combien l'objet cadavre est pris dans des tensions qui structurent les modalités selon lesquelles les professionnels le pensent et le manipulent.

Le cadavre un déchet potentiel ?

Lors de recherches antérieures développées auprès d'égoutiers (Jeanjean 2006), ces derniers exprimaient régulièrement leur crainte de trouver un cadavre au fond d'un collecteur d'égout. Le cadavre cristallisait les angoisses. Nous pouvions alors émettre

l'hypothèse selon laquelle l'excrément ne faisait que masquer cet autre objet. Dans sa préface à l'ouvrage de Mary Douglas *De la souillure*, Luc de Heusch reprenant la pensée de Georges Bataille propose quant à lui de considérer « l'universelle répulsion humaine pour le cadavre de l'homme comme « l'expérience intérieure » première de l'horreur et du dégoût » (Heusch (de) 1991 : 13). Le cadavre peut-il être envisagé comme un déchet ? À l'inverse, les déchets peuvent-ils être considérés comme des expressions symboliques du cadavre ? Quelques auteurs se sont penchés sur cette question et ont interrogé ces possibles articulations. Leurs réflexions s'appuient sur l'examen de cas limites. Il en va ainsi des mort-nés (Zonabend 1999 ; Memmi 2011), des cadavres de SDF (Terrolle 1999), des morts de masse (Anstett dans ce numéro) ou encore de ce que Daniel Terrolle décrit comme la « capacité de la ville à gérer le cadavre comme un simple déchet » (Terrolle 2010 : 101). Françoise Zonabend, Philippe Billet (1999) et Daniel Terrolle mettent en exergue les dangers que représente tout à la fois pour le groupe et les individus, l'assimilation du cadavre à un déchet « sous peine de ne plus s'identifier et nous condamner à n'être plus personne » (Terrolle 2010 : 101). Sur nos terrains, cette tension est manifeste, elle oriente les gestes et les mots des travailleurs.

Très rapidement ces hommes² nous ont expliqué que ce qui les dégoûte le plus et leur pose problème, lorsqu'ils ont affaire à un cadavre, sont précisément les excréments qui s'en écoulent. Les fluides corporels expulsés après la mort perturbent souvent davantage les professionnels que le corps inerte lui-même : « putain, y'en a marre des odeurs de merde » cria un jour Richard (« morguiste ») alors qu'il manipulait un corps fraîchement acheminé par les agents de la réquisition. Afin de se préparer psychologiquement, lors des réquisitions, les agents recueillent au préalable des renseignements sur le stade de décomposition du corps et la cause de la mort. Ces informations vont leur permettre de prévoir l'état du cadavre, sa consistance et son odeur qui influent inévitablement sur les conditions dans lesquelles les manipulations devront être effectuées. Les agents évoquent également la « saleté » de certains corps ou de leur environnement. Ils redoutent au plus haut point l'état de malpropreté des appartements dans lesquels, parfois, des corps sont retrouvés. Ici nos observations font écho à la réflexion de Joël Candau ainsi qu'à celle de Jacky Gélis dans ce même numéro. Les excréments, les écoulements sont autant de signes de vie qui perturbent tout à la fois les sens et les frontières tracées entre la vie et la mort. On peut aussi évoquer le travail classique de Mary Douglas qui, à la suite de Sigmund Freud, définit la saleté comme quelque chose « qui n'est pas à sa place », et les excréments corporels comme des éléments ambigus entre la vie et la mort, entre le corps et ce qui n'en est pas. C'est bien le cas des excréments qui s'échappent des cadavres mais aussi de ce qui, dans les appartements ou sur les scènes de crime, évoque la vie et ses débordements. Dès lors, les travailleurs opèrent des disjonctions, des articulations entre la vie et la mort. Ils énoncent un ordre. Celui qu'ils s'appliquent à mettre en œuvre au travers de gestes et de mots et qui distingue le cadavre du déchet.

Des mots qui distinguent

L'observation du vocabulaire utilisé par les agents de la réquisition ou les fossoyeurs pour qualifier les cadavres confirme cette hypothèse. Les manières de dire les corps auxquels ils ont affaire expriment ces disjonctions. En effet, les cadavres ne sont jamais désignés comme des déchets. Les travailleurs les nomment « monstre », « sac de patate », « poids mort », « macchabée », « carcasse », « rôti », « bœuf », « barbaque ». À travers leurs mots, les cadavres deviennent des choses ou de la viande. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le mot même de « cadavre » est très peu employé dans le travail. Les ouvriers du funéraire lui préféreront le terme de « corps » (assurément le mot qui revient le plus souvent³⁾ qui vaut aussi bien pour les morts que pour les vivants et installe une ambiguïté parfois salvatrice quant à la nature de ce qui est là, devant eux. Les corps se disent aussi par des attributs (parfois supposés) propres à la personne décédée : « le musulman », « la vieille », par les circonstances de la mort : « le suicidé », « le jeune qui s'est planté en voiture » ou encore par le contexte de travail : « le carré 24 d'hier », « c'est un 2006 », « la réqui de la rue de Rome ». Certains mots laissent toutefois planer un doute quant à l'appartenance du corps au monde des déchets. C'est sûrement le cas pour le vocable « pourri » qui décrit un corps en état de décomposition avancée, cependant ce vocable est utilisé dans les cas extrêmes et aucun autre terme relatif aux déchets ne l'accompagne. Parfois, le terme « merde » est employé, dans l'expression « on se tape toute la merde » par exemple. Il souligne plutôt le fait que ces positions sociales contraignent les hommes aux contacts avec les pires états de la matière, ainsi qu'avec des situations dramatiques, des actes sordides. Son usage répété pointe des mécanismes de glissement de tâches, des conditions de travail et nous retrouvons ces expressions employées de la même façon dans bien d'autres activités professionnelles. D'autres fois, les travailleurs traitent

Chambre froide

Dans ces casiers frigorifiques, les corps morts à l'hôpital sont conservés en attente de traitement : habillage, soins thanatopraxiques, présentation à la famille, mise en bière, identification.

© A. Gomez, 2013

**« Je suis sûr qu'on fait plus de pelle
que les mecs des chantiers. »**

Une partie de l'activité
de fossoyage nécessite
des savoir-faire à l'œuvre
dans les BTP.

Le travail est physiquement éprouvant
et d'autant plus quand la terre
est devenue lourde et collante
à cause des intempéries.

le corps inerte comme une personne vivante en se moquant ouvertement de ses défauts physiques ou en conversant simplement avec *lui*. Il n'est pas rare que des « ambulanciers⁴ » parlent aux cadavres qu'ils ont en face d'eux : « Eh ben, on a bien mangé mon gros », « c'est bien, t'as été sage mamie [en lui donnant une petite tape sur la joue]⁵ ». Ces « interactions » dépendent du cadavre auquel chaque professionnel se trouve confronté et varient donc également en fonction de chaque situation de travail. Il nous semble pertinent de considérer que le *jeu* est possible dès lors que le cadavre le permet, certains états de la matière étant trop perturbants. Les corps que « ramassent » les agents de la réquisition peuvent être disloqués, abîmés par les circonstances de la mort et le temps écoulé depuis le décès de la personne. Les fossoyeurs retrouvent des cadavres éminemment décomposés, des restes et des ossements qui croupissent dans un véritable « bouillon » selon une expression indigène. Dans ces cas-là, nous avons repéré essentiellement des mécanismes de réification. L'appartenance du cadavre à l'humanité est niée. Ainsi, tantôt le cadavre sera rangé dans une autre catégorie ontologique, qu'il soit une chose ou un animal, tantôt il lui sera « redonné vie » en instaurant un échange tragi-comique avec le corps étendu sur le brancard. Dans un cas comme dans l'autre les mots courants pour le désigner ne suggèrent pas le déchet, ils s'en écartent.

Une lutte contre l'abandon

Finalement, nous n'avons pas relevé d'assimilation verbalisée du cadavre au déchet mais à l'inverse une tension pour en faire autre chose qu'un déchet et c'est cette dernière qui organise en partie la chaîne de traitement des cadavres ainsi que les gestes techniques mis en œuvre par les travailleurs du funéraire⁶. Dès lors, le cadavre n'est pas un déchet en soi mais un déchet potentiel et les gestes des agents peuvent donner lieu à des basculements de sens considérables. Cette dimension hautement signifiante de l'activité dans ses moindres détails n'est pas une mince affaire. La tension qui en résulte est particulièrement présente ou visible autour de certains « objets ». Il en va ainsi lorsque les agents de la chambre mortuaire du CHU expriment leur désapprobation à propos des proches des défunts qui apportent les vêtements de ces derniers dans des sacs poubelles. La manipulation de tels sacs déplaît aux agents que nous avons rencontrés.

« On voit des choses choquantes, des familles, et il y en a plus que vous ne pouvez l'imaginer, qui apportent les vêtements de leur mort dans des sacs poubelles... Ils nous déposent ça sur la banque. C'est un manque de respect. Ça fait mal parfois de voir ça. Ces morts abandonnés par leurs familles qui s'en fichent complètement qui ne font même pas l'effort de trouver un sac décent » (agent de la chambre mortuaire).

Ce qui doit être fait des mort-nés est également problématique⁷. Selon qu'ils les habillent et disposent auprès d'eux les jouets que les proches ont apportés, ou bien qu'ils les déposent dans le circuit qui les conduira à rejoindre les déchets hospitaliers, les agents,

leurs gestes, leurs mains, sont au cœur de réflexions particulièrement sensibles et complexes qui concernent non seulement les familles, mais également la société tout entière.

Les gestes exécutés lors des exhumations soulèvent ces enjeux essentiels. Les fossoyeurs sont tenus de rechercher les morceaux de corps et d'ossements enterrés au fond du caveau ou de la tombe depuis plusieurs années. Ils doivent retrouver les éléments considérés comme principaux : tronc, membres inférieurs et supérieurs, crâne. Ceux-ci seront ensuite entassés dans un cercueil de petite dimension. Les fossoyeurs s'échinent alors à reconstituer les cadavres à partir des restes dispersés dans ce qui devient parfois un mélange saumâtre⁸. Il s'agit d'un véritable travail de tri. Il n'est pas rare que des morceaux de corps et d'ossements restent toujours au fond ou soient amoncelés avec les résidus de bois et de capiton d'un ancien cercueil, ou de vieux vêtements qui finiront brûlés dans le « four à déchets », selon le même processus technique que nos déchets ménagers. Lors de ces situations limites où le cadavre se rapproche d'un déchet, les agents, par leurs gestes de tri et par conséquent de séparation, repoussent toujours plus loin la possibilité d'une assimilation. Ils mettent un point d'honneur à retrouver le crâne et tout ce qui donne une identité au corps : une plaque nominative sur le bois du cercueil, des vêtements féminins ou masculins, etc. À la morgue du CHU, le hall de la salle d'autopsie est encombré de sacs contenant des prélèvements en attente – parfois depuis plusieurs années – d'être incinérés. Cette présence, lorsqu'elle dure, inconfortable pour les agents, leur est insupportable :

« On est envahis, on ne sait pas ce que l'on va en faire, ça prend toute la place, personne ne sait nous dire, personne ne prend de décision et ils restent là » (agent du reposoir).

Sans place définitive, suspendus dans le temps, mais aussi entre plusieurs significations, morceaux de corps à jeter, restes voués à être inhumés, pièces à conviction, pièces anatomiques potentiellement identifiables ; ces « objets » dont on ne sait que penser sont pesants.

Il en va de même des corps non identifiés et nommés X qui sont conservés de longs mois dans les casiers frigorifiques de la chambre mortuaire en attente d'une éventuelle identification. Ces corps et objets en reste, dont les agents ne peuvent rien faire, ne sont pas sans évoquer les états de liminalité et les dangers qu'ils représentent pour l'ordre symbolique et le corps social dans sa totalité (Van Gennep 1981). Ils rappellent la fragilité de la lutte permanente que mènent les agents afin de donner une place aux corps morts. L'abandon de leurs morts par les familles est également jugé très sévèrement par l'ensemble des agents que nous avons rencontrés, à l'évocation de telles attitudes de la part des proches de défunts, les travailleurs du funéraire opposent des jugements moraux. Nombre d'entre eux situent en ce point la dimension vocationnelle de leur activité, qu'ils définissent comme un travail contre l'abandon dont nous pouvons dire que le déchet est le produit⁹. En luttant ainsi, ces travailleurs développent une fonction sociale mais ils se protègent aussi contre la contagiosité du déchet, dont ils pourraient subir les effets sociaux et symboliques.

Cette dernière remarque nous conduit vers le deuxième moment de notre propos. Il porte sur d'autres dimensions cruciales de la vie des travailleurs qui

Des restes encombrants

Après une autopsie, les prélèvements organiques sont consignés dans ces sacs et étiquetés. Ils sont alors stockés dans la chambre mortuaire le temps des procédures judiciaires, ainsi ils peuvent rester là pendant de longues périodes et devenir encombrants pour les personnels de la morgue.

© A. Gomez, 2013

Travail invisible ?

Les fossoyeurs sont tenus d'être discrets et de laisser le moins de traces possible de leur passage.

Les planches de bois permettent de protéger les « rangs » et d'extraire la terre sans salir outre mesure les tombes voisines.

participent également de la façon dont ces derniers donnent sens tout à la fois à ce qu'ils font et à ce qu'ils sont. Nous prêterons attention à deux aspects, le premier métaphorique et langagier, consiste à dire son activité professionnelle par une autre ; et le second de l'ordre d'une praxis déplacée, réside dans le fait de donner une grande importance au « travail à-côté ». Dans les deux cas des activités *autres* sont mobilisées.

Dire ou penser son activité par une autre

Pour faire comprendre ce qu'ils font à ceux qui n'exercent pas les mêmes activités professionnelles qu'eux, les agents funéraires assimilent ou opposent régulièrement leur activité à une autre. Ils passent par du connu, pour aller vers du moins connu, de l'acceptable pour aller vers de l'inacceptable, du familier pour aller vers de l'étrange, de l'inintelligible pour rendre intelligible.

Ce mécanisme est commun à bien des activités de travail (Jeanjean, Cruz, Laudanski *et al.* 2007) et il nous semble judicieux de l'explorer afin d'avancer dans la connaissance des représentations déployées par les agents. Quelles activités sont évoquées ? Quels sont les rapprochements ou les distinctions sélectionnés ? Les assimilations s'appuient sur des outils et des fonctionnements communs, mais aussi sur des aspirations déçues ou rendues impossibles par les événements de la vie :

« À la morgue, finalement je suis content, c'est un peu entre chirurgien et policier, et ça me plaît, j'ai toujours rêvé d'être chirurgien ou policier » (agent hospitalier).

Ici un rapport de congruence est établi entre le travailleur, sa personnalité, ses goûts et son activité (Jeanjean 2011b). Dans certains cas, l'assimilation dédramatise « en fait on est des déménageurs ». Lors des moments de découragement elle peut aussi être dévalorisante :

« Nous, on est entre les cantonniers et les déménageurs, on ramasse la merde » ; « on est la dernière ambulance » (agents de la réquisition).

Les oppositions quant à elles revalorisent les travailleurs et leurs gestes. Les agents de la réquisition dressent par exemple des représentations négatives des pompiers et des policiers, qu'ils sont amenés à côtoyer régulièrement dans le cas de morts suspectes, de poses de scellés, d'exhumations, ou encore sur des scènes d'accidents. Les rencontres avec la police nous fournissent des saynètes éloquentes où les fossoyeurs et les agents de la réquisition jouent avec la peur que certains agents de la paix inexpérimentés laissent transparaître à la vue des cadavres. Ils s'en moquent ouvertement :

« Et ben, on est pâle ! », « T'as vu, il arrive plus à respirer ».

D'autres oppositions se jouent parfois au sein même des unités de travail. Les fossoyeurs et les agents de la réquisition se renvoient régulièrement le stigmate de l'activité la plus dégradante :

« Je ne ferai pas ça même pour 2 000 euros » (un fossoyeur à propos du travail de la réquisition), « On n'est pas à la réqui ici » ; « Les fossoyeurs c'est dégueulasse comme travail, il n'y a pas moyen pour moi », etc.

D'autres représentations s'arc-boutent sur les frontières que les personnes que nous avons rencontrées érigent entre elles – travaillant dans des institutions publiques – et les personnels des entreprises privées de pompes funèbres. Ces derniers pâtissent d'une image sinistre – que l'on retrouve dans la littérature – qui mêle le deuil et le gain. Ils cristallisent les dérives du « marché des défunts » (Trompette 2008) et permettent, par effet de miroir, aux agents de la fonction publique de manifester une éthique, de revendiquer des façons de faire et d'être qui valorisent, restaurent, voire justifient, leur place sociale parfois compliquée à endosser (Laudanski 2012c). La référence à une autre activité s'inscrit parfois dans la biographie du travailleur, et il peut s'agir d'une activité professionnelle qui a précédé l'embauche dans le secteur funéraire. Dès lors, cette activité peut être présentée comme celle qui, selon une certaine logique, a conduit vers le monde funéraire :

« J'étais ambulancier, alors d'une certaine façon j'étais habitué à voir la maladie, la souffrance. Parfois je devais aller chercher des corps dans des états pas possibles. Quand j'ai voulu rentrer dans l'administration [CHU] ça ne m'a pas fait peur d'être à la morgue. Ici les corps sont déjà préparés, ils sont produits par l'hôpital. C'est moins difficile de ce point de vue » (agent hospitalier).

L'activité antérieure peut aussi être envisagée comme la véritable profession, celle qui correspond le mieux à la personnalité du travailleur : un agent d'accueil du funérarium, ancien fossoyeur, parle de son expérience de travail sur les plateformes pétrolières comme de son véritable métier.

Table d'autopsie à la morgue

Il le considère ainsi comme ce qui le définit pleinement et le distingue de ses collègues actuels en mettant en avant le fait qu'il côtoyait des ingénieurs, des savoirs techniques sophistiqués et qu'il gagnait davantage d'argent. Un agent d'amphithéâtre nous dira :

« Avant tout je suis ramoneur et maçon. C'est mon métier. Mon vrai métier, même si je ne renie pas ce que je fais à la morgue. J'ai été formé comme maçon. Je suis maçon. D'ailleurs c'est le métier que j'exerce aussi. Ici on a finalement pas mal de temps une fois qu'on a terminé. Je finis à treize heures et ensuite j'ai un autre métier, un deuxième travail. C'est un avantage qu'on a, même si ce n'est pas officiel, c'est un peu illégal mais on est nombreux à le faire ».

Ainsi des activités *autres* concourent à donner du sens au travail dans le domaine du funéraire, à lutter contre le stigmate et les derniers mots de cet agent d'amphithéâtre nous conduisent à évoquer l'importance qu'occupe, de ce point de vue, le « travail à-côté ».

« Au fond du trou »

Les cimetières s'étendent et dans les nouvelles parties, des fosses et caveaux sont construits. Certains fossoyeurs effectuent des travaux de maçonnerie plus valorisants et reconnus que les tâches qui les mettent en contact avec les cadavres et les restes humains.

Le « travail à-côté » comme antidote

Florence Weber a montré combien le « travail à-côté » pouvait s'inscrire dans un rapport de nécessité ou de complémentarité vis-à-vis de l'activité salariée principale :

« Ce n'est pas une revanche, on le voit bien là : on n'est pas contre l'usine, mais avec l'usine. C'est un accompagnement, un aménagement, ce qu'on fait « dans les trous » du travail professionnel, quelque chose qui rend la vie supportable, agréable même, qui lui donne un « supplément d'âme », si l'on ose reprendre ici cette formule. Le « travail à-côté », c'est ce qui permet de supporter l'usine, mais non de la refuser, ni de la remplacer [...], non pas une révolte, mais ce qui permet d'éviter la révolte, et ce qui permet aussi d'éviter la déchéance » (Weber 1989 : 122).

Tous ceux que nous avons rencontrés insistent sur le fait que les conditions de travail qui sont les leurs dans la fonction publique et les horaires spécifiques liés à leurs activités funéraires, rendent possible la multi-activité¹⁰. Cette possibilité de « doubler son salaire » est selon ces travailleurs un élément qui valorise leur situation professionnelle. Elle est parfois présentée comme rendant acceptable le travail auprès des cadavres. D'autres enquêtes sur le travail montrent que ce phénomène n'est ni nouveau, ni propre aux professionnels du funéraire, la multi-activité est un phénomène très répandu (Cingolani 2012). Le « travail à-côté » participe de la production du contexte au sein duquel l'activité prend sens pour ceux qui l'effectuent¹¹. Ainsi, sur d'autres terrains nous avons constaté que de nombreux travailleurs mettent en exergue d'autres actions sur la matière pour se définir au sein des équipes de travail. Dans

une blanchisserie hospitalière, la majorité des ouvriers ont un « travail à-côté » (tatoueur, musicien, femme de ménage, garde-malade, mécanicien dans le garage familial) et présentent cette autre activité rémunératrice comme essentielle dans la définition de soi. Parfois, elle renverse même les compétences de travail : tous s'accordent à dire que Jean-Claude, qui fait des chantiers très fréquemment (carrelage, électricité, plomberie chez des particuliers), est plus « doué » pour ces tâches que pour le travail à la blanchisserie duquel il se plaint et se détourne. Toutefois nous examinerons ici plus précisément ce qui se joue lorsque l'activité principale implique la fréquentation de cadavres. Les employés du funéraire opposent parfois leur activité « à-côté » à leur travail salarié. Mais, dans la plupart des cas, ils mettent en exergue des liens de continuité. Les activités « à-côté » entretiennent des rapports de familiarité plus ou moins évidents avec le travail principal. Ponctuellement, les agents de la réquisition proposent leurs services pour nettoyer les lieux après une mort violente. Ils exercent aussi individuellement des tâches plus régulières. Un agent des équipes de nuit, débarrasse (aussi !) des maisons et des appartements dans la journée et tient fréquemment un étal dans les vide-greniers et puces de la ville. Philippe fait des livraisons pour l'entreprise de transport de son cousin. Un fossoyeur fait divers travaux de construction et de rénovation en utilisant son savoir-faire de maçon, un agent de la chambre mortuaire de l'hôpital est ramoneur, deux agents hospitaliers sont réservistes chez les pompiers. La possibilité d'un travail « à-côté » permet de mettre en œuvre et sous une autre forme des qualités techniques ou morales, des points de vue présents dans l'activité principale. Parfois, le travail « à-côté » réhabilite des gestes, des plaisirs et des émotions : le courage du pompier-agent de la morgue, l'habileté du maçon-fossoyeur, l'efficacité et la rapidité de l'ambulancier-agent de nettoyage, la lutte contre l'abandon de l'ambulancier-brocanteur,...

Arrêtons-nous quelques instants sur cette forme de travail que les employés nomment la « gâche »¹². Cette dernière se distingue des activités « à-côté » que nous avons évoquées jusqu'à présent dans le sens où elle mobilise des outils et des savoir-faire professionnels acquis dans les pompes funèbres et se déroule sur le lieu même de l'activité principale. Faire une gâche consiste à effectuer des travaux funéraires (poser ou changer une dalle, apposer une stèle) sur un caveau ou une tombe en s'arrangeant directement avec les familles. Cette activité est illégale et fortement réprimée dans un univers de travail qui souffre d'une image dégradée par des affaires médiatisées, d'ententes commerciales et de dessous-de-table. Bien qu'elle conduise à encourir un risque réel¹³ de condamnation pénale, cette forme de travail est valorisée au sein des équipes et celui qui « fait des gâches » jouit d'un prestige patent : « il travaille bien ». Ces tâches, effectuées sans contact physique avec les restes humains, introduisent une dimension esthétique qui existe peu dans le travail quotidien. La beauté des finitions et l'entretien des « carrés à gâche » sont gratifiants. Ainsi, la gâche améliore financièrement le quotidien et permet la reconnaissance (certes dans un cercle restreint) de

© A. Gomez, 2013

Fin de journée
Chargement du camion.

© A. Gomez, 2013

Allée d'un cimetière en France

savoir-faire professionnels, si bien que ne pas effectuer ce travail « à-côté » est perçu comme « un manque, une absence » pour reprendre les termes de Florence Weber (1989 : 63). La gâche contribue à asseoir des formes de reconnaissance qui permettent et soutiennent la confrontation quotidienne avec les cadavres.

Les travailleurs du funéraire, nous l'avons souligné en introduction, s'interrogent régulièrement à propos du plaisir qu'ils éprouvent parfois dans le travail. Les activités à-côté, sont d'un intérêt économique certain. Elles conduisent par ailleurs à reconsidérer les gestes et les plaisirs, à les réhabiliter. Elles contribuent considérablement aux significations que les travailleurs donnent à ce qu'ils font et à ce qu'ils sont. Ces activités actualisent ce qu'Yves Clot nomme « l'hétérogénéité interne du sujet » qui n'est pas « tout entier dans son activité précisément parce qu'il est d'abord hétérogène, sujet de plusieurs activités psychiques ou pratiques qui se recoupent en lui, plus ou moins liées ou déliées, plus ou moins disponibles aux réorganisations fonctionnelles que suppose son développement » (Clot 2008 : 27). D'une façon générale, il apparaît clairement que les activités à-côté s'inscrivent dans des rapports signifiants vis-à-vis des manipulations de cadavres. Cette hétérogénéité, ces « rapports dialogiques » (Clot 2008) établis par les travailleurs soutiennent et alimentent leurs pensées. Celles qu'ils développent à propos de leur travail, de leurs gestes, d'eux-mêmes mais aussi des cadavres.

&

Dans toute activité de travail, les significations que les travailleurs attribuent à leurs gestes revêtent une dimension éthique. Dans le cas qui nous occupe chaque geste peut conduire celui qui l'effectue à mettre en doute son humanité ou celle de ses collègues. Ces failles, ces soupçons sont éminemment troublants pour les agents du funéraire. Qu'il s'agisse du travail à-côté ou des modalités selon lesquelles ils articulent ou disjoignent les notions de cadavre et de déchet, nous voyons combien ils sont préoccupés par les significations que peuvent revêtir leurs gestes. Ils œuvrent à maîtriser ces significations instables et les effets qu'elles peuvent avoir tant sur eux-mêmes que sur la société dans son ensemble. Envisager le cadavre comme un déchet potentiel, nous permet de mettre en exergue les tensions qui orientent les gestes. Cette hypothèse nous amène à insister sur la fragilité des arrangements et des « bricolages » retravaillés jour après jour. Nous l'avons vu les agents sont également très attentifs à d'autres gestes qu'aux leurs, à d'autres actions qui, elles aussi, ont des incidences sur leurs conditions de travail et contribuent à donner sens aux corps qu'ils manipulent. Les jugements qu'ils portent sur l'attitude des proches des défunts, l'usage de sacs poubelles pour transporter les effets personnels de ces derniers ou encore les cadavres en décomposition qui disent bien souvent la solitude dans laquelle se trouvait le mort, nous conduisent à mettre au jour une lutte contre l'abandon qui apparaît finalement être au cœur du sujet. C'est en ce point précis que les agents situent leur humanité.

NOTES

Photo d'ouverture : Nettoyage des outils. Après chaque opération (creusement, exhumation, transfert d'ossements ou enterrement), les fossoyeurs accordent une grande importance au nettoyage des outils mais également à la désinfection de leurs mains. © A. Gomez, 2013

1. Nous avons développé nos enquêtes auprès de 36 agents de la direction municipale des opérations funéraires d'une grande ville française (Laudanski 2012) et de 15 agents de la chambre mortuaire d'un centre hospitalier universitaire.
2. Nous avons rencontré une seule femme. Celle-ci était une ancienne infirmière désormais cadre de la chambre mortuaire du CHU et thanatopractrice. Dans l'entité municipale, les femmes que nous avons côtoyées occupaient des postes administratifs, d'agents d'accueil ou de conseillers funéraires. Plus proches des cadavres, nous nous sommes entretenus avec une thanatopractrice municipale et ses 3 stagiaires ainsi qu'avec une employée de la morgue mais, étant donné leur position, les observations et les paroles de ces personnes ne font pas partie du corpus travaillé pour cet article.
3. Judith Wolf a observé la même récurrence dans l'emploi du mot « corps » au sein des chambres mortuaires de deux hôpitaux parisiens (Wolf 2010 : 338).
4. Les agents de la réquisition emploient également le vocable « ambulancier » lorsqu'ils parlent de leur travail.
5. « Quand les uns déjouent la rencontre avec la mort en banalisant le cadavre, d'autres semblent "jouer," avec... » (Trompette et Caroly 2004 : 75).
6. À propos de la chaîne de traitement technique et social des cadavres, cf. Laudanski (2012a et b).
7. Pour prendre la mesure des questions complexes soulevées par ces gestes, nous renvoyons le lecteur à l'article de Jean-Pierre Gasnier dans ce même numéro.
8. Bien entendu, les exhumations peuvent être plus ou moins propres et parfois la recherche est plus facile. Si le cercueil n'est pas disloqué, il n'y aura pas de doute quant à l'identité du corps et le tri ne sera pas nécessaire outre mesure. Mais dans ce cas, c'est la possibilité de tomber nez à nez avec un cadavre dérangent parce que trop bien conservé (en cours de décomposition, mélangeant alors des chairs et des os) qui est problématique.
9. La loi de 1975 retient du déchet la définition suivante : « toute chose abandonnée. Mais aussi toute chose que son détenteur – qui n'est pas forcément le propriétaire – destine à l'abandon ».
10. Les horaires très particuliers du service de la réquisition permettent aux agents d'avoir une deuxième activité. Les journées de travail sont de 12 heures pleines : les agents de la réquisition débutent à 6 heures et terminent à 18 heures pour les équipes diurnes, les agents de nuit prenant le relais pour les douze prochaines heures. Ce rythme journalier se répète du lundi au dimanche. Après cette semaine de 84 heures, ils disposent de 15 jours de repos avant de reprendre selon le même rythme sur toute l'année. Ainsi, tous les agents de ce service travaillent « à-côté », dans un domaine extérieur aux pompes funèbres. Même si les horaires des fossoyeurs et des agents hospitaliers sont moins propices aux tâches hors-travail, la majorité des travailleurs que nous avons rencontrés effectuent d'autres activités rémunérées.
11. Lorsqu'il décrit les activités de travail, Yves Clot met en exergue le fait que « l'activité des sujets au travail n'est pas déterminée mécaniquement par son contexte, mais le métamorphose. [...] Autrement dit, l'activité n'existe dans un contexte qu'en produisant du contexte pour exister » (Clot 2008 : 7).
12. « Faire une gâche » ou « gâcher » ne sont pas des expressions réservées au monde funéraire et nous avons pu les retrouver dans la bouche d'autres professionnels qui développent une activité « à-côté » et chez qui la « gâche » ne revêt pas nécessairement les mêmes réalités que celles que nous interrogeons ici. Cependant, les emplois du mot partagent au moins un sens commun, celui d'un travail ouvrier « au noir » ; la gâche est également le récipient dans lequel on prépare le plâtre ou le béton.
13. Ici la frontière entre la légalité et l'illégalité est mince. Les affaires judiciaires existent dans toute la France, par exemple des fossoyeurs municipaux ont été condamnés, en 2004, à des peines de prisons avec sursis pour avoir proposé leur service à une famille pour l'installation d'une pierre tombale alors qu'ils considéraient (arguments qu'ils utilisèrent comme ligne de défense sans que nous sachions s'ils énonçaient la cause réelle) ce travail comme une « gâche » et donc un « service » pour les familles dans le besoin.

POUR CITER CET ARTICLE :

Jeanjean, A. & Laudanski, C. 2013 Comment « y mettre les mains » ? Les travailleurs du funéraire face à la manipulation des corps morts, in H. Guy, A. Jeanjean & A. Richier *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 144-159.

RÉFÉRENCES

- Anstett, E. 2013 Des Cadavres en masse : Sociétés et sciences sociales face à l'impensé, in Guy, H. Jeanjean, A. & Richier, A. *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 126-143.
- Billet, P. 1999 Le déchet, du label au statut, réflexions juridiques sur un abandon. In J.-C. Beaune (Dir.) *Le Déchet, le rebus, le rien*. Seyssel : Éditions Champ Vallon : 99-111.
- Bonnabel, L. & Richier, A. Y a-t-il un cadavre dans la tombe. Paroles d'archéologues, in H. Guy, A. Jeanjean & A. Richier, *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 74-91.
- Candau, J. 2013 Le Cadavre en substance : perte d'odeurs et principe vital, in Guy, H., Jeanjean, A. & Richier, A., *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 110-125.
- Cingolani, P. 2012 *Le temps fractionné. Multi-activité et création de soi*. Paris : Armand Colin.
- Clot, Y. 2008 *Travail et pouvoir d'agir*. Paris : PUF.
- Douglas, M. 2001 [1967] *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : La Découverte.
- Foucault, M. 1963 Préface à la transgression, *Critique* 195-196 : 751-769.
- Gasnier, J.-P. 2013 L'Enfant mort-né, du futur au plus-que-parfait, in H. Guy, A. Jeanjean & A. Richier, *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 30-43.
- Gelis, J. 2013 Un Cadavre qui donne des « signes de vie ». Le cas de l'enfant mort-né au sanctuaire à répit, in Guy, H. Jeanjean, A. & Richier, A., *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 44-59.
- Godeau, E. 2007 *L'« Esprit de corps ». Sexe et mort dans la formation des internes en médecine*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Heusch (de), L. 1991 [1971] Préface. In M. Douglas *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : La Découverte : 7-20.
- Jeanjean, A. 2011b Entre contagion, secret et transmission, ce que l'on se passe aux abords des déchets, conclusion. In D. Coortel & S. Le Lay (Dir.) *Les Travailleurs des déchets*. Paris : Érès : 279-303.
- 2011a Travailler à la morgue ou dans les égouts, *Ethnologie Française* XLI 1 : 59-66.
- 2006 *Basses œuvres. Une ethnologie du travail dans les égouts*. Paris : Éditions du CTHS.
- Jeanjean, A., Cruz, T., Laudanski, C., Occelli, M., Rosini, P. 2007 *Étude ethnologique de l'hôpital Pasteur. 2005-2007. Rapport final de recherche*. LAMIC.
- Kundera, M. 1987 [1979] *Le livre du rire et de l'oubli*. Paris : Gallimard.
- Laudanski, C. 2012c Frontière(s) du public et du privé au sein d'un service municipal de pompes funèbres. In G. Gallenga (Dir.) *De la porosité des secteurs public et privé. Une anthropologie du service public en Méditerranée*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence : 71-86.
- 2012a Le cadavre de mains en mains. Regard ethnologique sur le travail des agents de la réquisition et des fossoyeurs à Marseille aujourd'hui. In H. Guy et al., *Rencontres autour du Cadavre. Actes du colloque de Marseille 2010*. Saint-Germain-en-Laye : GAAF : 153-158.
- 2012b Le traitement technique et social des cadavres. Chaîne opératoire, travail et représentations, *Cultures et Sociétés* 22 : 121-126.
- Lemonnier, M. 2006 *Thanatopraxie et thanatopracteurs : étude ethno-historique des pratiques d'embaumement*. Thèse de troisième cycle. Montpellier : Université Paul Valéry.
- Memmi, D. 2011 *La seconde vie des bébés morts*. Paris : Éditions EHESS.
- Memmi, D. & Taieb, E. 2009 Les recompositions du « faire mourir » : vers une biopolitique d'institution, *Sociétés contemporaines* 75 : 5-15.

- Olla-La Selve, E. 2012 Cadavres exquis. In H. Guy *et al.*, *Rencontres autour du Cadavre. Actes du colloque de Marseille 2010*. Saint-Germain-en-Laye : GAAF : 217-220.
- Terrolle, D. 2010 Recyclages. *Études sur la mort* 137 : 95-101.
- 1999 Privés de deuil. *Le Nouveau Mascarlet* 55 : 26-32.
- Trompette, P. 2008 *Le marché des défunts*. Paris : Les Presses de Sciences Po.
- Trompette, P., Caroly, S. 2004 En aparté avec les morts... Peur, larmes et rire au travail : les métiers du funéraire, *Terrain* 43 : 63-84.
- Van Gennep, A. 1981 [1909] *Les rites de passage*. Paris : Picard.
- Weber, F. 1989 *Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*. Paris : INRA/Éditions de l'EHESS.
- Wolf, J. 2010 *Des Corps morts à l'hôpital. Transformations des pratiques professionnelles et enjeux anthropologiques*. Thèse pour l'obtention du doctorat en anthropologie sociale et ethnologie. Paris : EHESS.
- Zonabend, F. 1999 L'innommable et l'innommé. In J.-C. Beaune (Dir.) *Le déchet, le rebus, le rien*. Seyssel : Éditions Champ Vallon : 90-98

RÉSUMÉ

Comment « y mettre les mains » ? Les travailleurs du funéraire face à la manipulation des corps morts. Les agents du monde funéraire auxquels nous nous intéresserons ici n'ont pas suivi de formation professionnalisante. Ces travailleurs se forment « sur le tas ». Dans ce contexte de transgression et face aux cadavres, le plaisir et les émotions esthétiques qu'ils éprouvent dans leur travail, soulèvent des interrogations complexes et douloureuses. Ils se suspectent quelquefois de n'être pas « normaux » et évoquent les efforts à réitérer perpétuellement pour faire face au réel de leur activité. Ces travailleurs développent des réponses collectives ou plus individuelles. Nous creuserons principalement deux pistes. La première aborde les tensions observables autour de la notion de déchet dès lors que celle-ci est susceptible de s'appliquer aux cadavres. La deuxième concerne le « travail à-côté ». Les agents sont nombreux à développer, parallèlement à leur activité professionnelle, d'autres activités rémunérées. Celles-ci s'inscrivent dans des rapports signifiants vis-à-vis des manipulations de cadavres et fonctionnent parfois à la façon d'antidotes.

ABSTRACT

How to « put it hands »? Funeral workers in front of the manipulation of dead bodies. The public agents of the funeral world in whom we shall be interested here, didn't have any professional training. These workers learn “by-doing”. In this context of transgression and confrontation with corpses, the pleasure and the esthetic feelings they experiment in their work, raise complex and painful questions. They sometimes suspect themselves not to be “normal” and evoke the perpetual and repeating efforts to face the reality of their activity. These agents develop collective or more individual answers. In this article, we will emphasize more particularly two research axis. The first one deals with the observable tensions around the notion of waste when this concept applies to corpses. The second one speaks about the “travail à-côté” which could be translated by “side job”: in addition to their jobs, many funeral workers develop other paid activities. These ones are significantly related to the manipulations of corpses and sometimes work like antidotes.

MOTS CLÉS

agents de la chambre mortuaire, agents de la réquisition, fossoyeurs, désir, plaisir, « travail à-côté », cadavre, déchet

KEYWORD

funeral chamber officials, requisition agents, gravediggers, desire, pleasure, “side job”, corpse, waste